À Cannes, les exigences artistiques rejoindraient-elles les réflexes sportifs?

Autor(en): **Georges, Christian**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 22

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932865

Nutzungsbedingungen

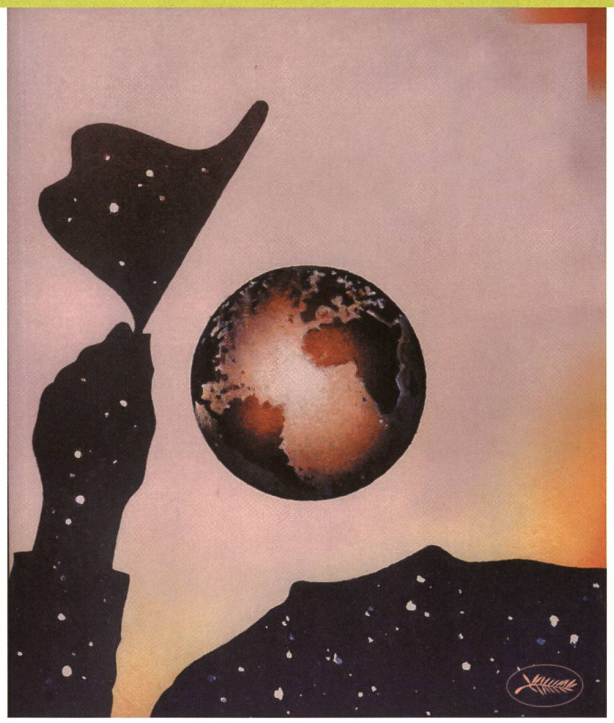
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



A Cannes, les exigences artistiques rejoindraient-elles les réflexes sportifs?

Par Christian Georges

Le Festival de Cannes devient-il l'olympiade la plus prévisible qui soit? L'an passé, Lars von Trier remportait une Palme qui lui avait été promise dès l'annonce de la sélection. Même topo avec Moretti cette année. Il en va du cinéma comme du patin à glace (discipline artistique elle aussi): sauf exception, le jury salue moins la fougue et la spontanéité de l'expression que l'expérience et la maturité. Avant d'atteindre le sommet des podiums, les candidats paraissent condamnés à familiariser les juges avec leur style, briguer des places d'honneur, conjuguer une haute exigence artistique avec l'adhésion populaire...

La victoire de Moretti n'a rien de surprenant: cet athlète solitaire plaît autant par son endurance que par sa maîtrise de la scène courte. Dans «La chambre du fils», il domine les figures imposées qui impliquent un coefficient de difficulté élevé. Bras levés en V sur la scène du palais, Moretti suait comme un champion à l'heure de l'interview sur la RAI. Image étonnamment concrète du coureur de fond enfin récompensé pour ses efforts.

Dopage fatal

En 1984, Milos Forman avait persuadé ses jurés de primer l'obscur Emir Kusturica (pour «Papa est en voyage d'affaires»). Cette année, un jury un brin vandale aurait pu «palmer» «No Man's Land» de Danis Tanovic. Sur le terrain miné des Balkans, ce metteur en scène débutant s'engage avec assurance et réussit le salto arrière (rire des belligérants et des Casques bleus sans tomber dans le poujadisme, ni l'humour bidasse). Le Prix du scénario qui récompense le Belge d'origine bosniaque est à prendre comme un prix de consolation.

«Le fabuleux destin d'Amélie Poulain» a-t-il été écarté de la course aux récompenses pour cause de dopage par le box office? Remplacé par de vieux chevaux de retour? C'est ce que déplorèrent certains. Ils y virent un indice supplémentaire du supposé divorce entre les goûts du public et le cinéma que défend Cannes (entendez: «auteuriste», tendance maso...). S'il fallait à tout prix placer l'ouverture du Festival sous le signe de la fantaisie, on voit mal en quoi le Paris grotesque de «Moulin-Rouge» l'emportait sur le Paris jaune caramel d'Amélie.

Mais l'essentiel est ailleurs: le directeur artistique Thierry Frémaux n'a pas raté ses débuts de sélectionneur. Choix sûrs et cohérents, présence simple et chaleureuse lors des séances spéciales: l'homme a su se démarquer de l'image du prince attendant ses invités de marque au sommet des marches.

L'espresso de l'effroi

De manière générale, lors de cette 54e édition, l'enchantement n'était pas à chercher dans l'inconfort délicieux d'un choc esthétique, ni dans l'invention de figures inédites et révolutionnaires. Si les auteurs invités restent en rupture avec les modes de représentation dominants, ils n'en sont pas pour autant gages de renouvellement. Manoel nous emmène chez Oliveira, Jacques chez Rivette, Hsiao-hsien chez Hou et ainsi de suite.

Chez les Coen (Prix de la mise en scène), la volonté de rester fidèles à une appellation contrôlée les conduit à éliminer tout autre enjeu: «The Man Who Wasn't There» vampirise les formes du film noir pour les recycler dans une mise à distance chic. A la longue, cette manière de travailler la forme pour ne pas se mouiller fait soupçonner chez les frangins une profonde vacuité.

Distingué ex aequo pour sa mise en scène brillantissime de «Mulholland Drive», David Lynch bâtit sur le vide une mécanique autrement plus retorse. Aux portes mêmes de l'usine à rêves hollywoodienne, le réalisateur agence des séquences qui s'aspirent mutuellement dans le siphon de l'absurde et de l'incertain, entre fantasme et réalité. Sous son *coaching*, deux mannequins de série télévisée franchissent avec brio les limites qualificatives du cinéma d'auteur. Elles ont bien de la chance d'avoir rencontré le seul réalisateur au monde capable de susciter l'effroi en filmant un type en train de boire un espresso!

Le deuil, l'absence des (re)pères: telle était la grande affaire du Festival cette année. Comme si Cannes nous rappelait qu'on ne pourra pas compter éternellement sur la verdeur d'Oliveira, la volupté ostentatoire d'Imamura et la mélancolie aigre-douce de Godard. Au lieu de couronner de lauriers excessifs «La pianiste», le jury aurait pu saluer le film le plus avancé dans son travail de deuil: «Et là-bas quelle heure est-il?» de Tsaï Ming-Liang. Clin d'œil au père défunt du réalisateur comme à un père de la Nouvelle Vague (Truffaut), cette œuvre élégante et zen donnait le signal de la continuation de la vie et d'une entrée apaisée dans le nouveau siècle. ■